

l'homme, cette tyrannie de ses valets, eurent, dès les premiers jours, complètement décrédité le nouveau pouvoir. Galba pouvait à la rigueur faire quelque bien, mais il n'était capable de plaire à personne. Au peuple de l'amphithéâtre, du cirque et des distributions solennelles, il offrait la royauté la plus parcimonieuse qu'on eût vue depuis Tibère. Pour les amis de Néron, il institua une *chambre ardente* destinée à recouvrer les deux milliards deux cents millions de sesterces (550 millions de francs) que Néron avait distribués en largesses, et dont Galba prétendait ne leur laisser que 10 pour 100 ; mais ces braves gens avaient si bien mené leur éphémère fortune, que même ces 10 pour 100 ne se retrouvaient pas entre leurs mains ; Galba voulut rechercher ailleurs ces chers écus, il s'en prit à des tiers, chicana des acquéreurs, résilia des contrats, remplit Rome de ventes forcées et d'inquiétudes. Aux ennemis mêmes de Néron, Galba ne donnait guère plus de contentement : il laissait vivre Tigellin : celui-là était détesté de tous, soit pour avoir servi Néron, soit pour l'avoir trahi ; mais il avait des millions ; il donnait à Vinius des soupers magnifiques ; en portant la santé de la fille de Vinius, il ajoutait à son toast un don de deux cent cinquante mille deniers (250,000 francs) ; il détachait du cou d'une de ses concubines un collier de cent cinquante mille deniers qu'il mettait au cou de cette heureuse Crispina ¹ (c'est ainsi qu'on

1. Tac., *Hist.*, I, 20. — Suet., *in Galb.*, 15.

gagnait les gens alors) ; et Galba, soufflé par Vinius, protégeait Tigellin contre les clameurs du peuple. Enfin, à tous les hommes de quelque honnêteté et de quelque sens, Galba inspirait le dégoût et la terreur par les exécutions arbitraires dont il ne se faisait pas faute : sous prétexte de punir les complices de Nymphidius, des hommes respectés, des consulaires avaient été mis à mort, sans procès et sans défense. En vérité, qu'avait-on gagné à détruire Néron, si ce n'est d'avoir un tyran vieux et morose, au lieu d'un tyran jeune et magnifique ? « Nous finirons, disait un sénateur, par regretter Néron ¹ ! »

On peut s'étonner, chez un homme qui aurait dû être sage et dont le pouvoir était si précaire, de ces allures si imprudemment violentes et si inutilement sanguinaires. Il faut répondre que d'abord Galba avait ses affranchis et ses favoris, comme Néron avait eu les siens. Il faut répondre, de plus, que ces allures, depuis cinquante ans, étaient devenues habituelles au pouvoir. Tous les dérèglements d'une puissance qui se croit invincible et qui n'est qu'insensée, ce que les Romains désignaient par le mot admirablement juste d'*impotentia*, tout cela était devenu l'essence du gouvernement. Pour la satisfaction de la démocratie, pour le désordre, pour l'avilissement du nom romain, Néron avait employé ces moyens. Galba, à qui une certaine

1. Tac., *Hist.*, I, 46, 72. — Suet., *in Galb.*, 15. — Plut., *in Galb.*, p. 106.

probité, un certain honneur, une certaine volonté du bien ne manquaient pas, employait les mêmes moyens pour l'ordre, pour l'aristocratie, pour ce qu'il croyait l'honneur de Rome et du sénat. Il proscrivit pour faire le bien, parce que proscrire était pour lui l'équivalent de gouverner. Ce ne fut que plus tard, après des révolutions multipliées, qu'une pensée différente commença à germer sous la pourpre, et que le pouvoir, se sentant si effroyablement éphémère, eut l'idée de devenir clément. Cette ère de révolutions devait être à la fin une leçon pour les futurs Césars.

Et cependant, pour le moment, tout eût passé impuni si Galba eût ménagé les soldats. Mais telle était sa malencontreuse fortune que, même en prenant à l'égard de la cité les allures de la Rome nouvelle, il prétendait maintenir au camp les habitudes de l'ancienne Rome. Galba était un vrai soldat, au point de vouloir traiter en soldats les électeurs de l'empire. Avare et sévère pour la discipline, il punissait beaucoup et payait peu ; chargé par Nymphidius d'une promesse gigantesque, il ne voulait ni acquitter ni même reconnaître cette dette : « Les soldats, disait-il avec une fierté malheureuse, je les lève, je ne les achète point¹. » Ainsi, malheureux par ses vertus comme par ses vices, il heurtait la vieille Rome par les allures sanguinaires de la Rome nouvelle, et la

1. Xiphilin, LXIV, 3. — Tac., *Hist.*, I, 5, 7, 36, 58. — Suet., *in Galb.*, 9, 10, 14, 18.

Rome nouvelle par la rudesse militaire de l'ancienne ; le sénat par ses procédés arbitraires ; les riches par des enquêtes sur les fortunes ; les provinces par les impôts qu'il levait sur elles ; tout le monde par ses exécutions violentes ; et, ce qui était pis que tout le reste, l'armée par sa sévérité et son avarice. Il était clair pour tous que cette première étape dans la voie des révolutions ne pouvait être longue et qu'il fallait se préparer à une seconde.

On s'y préparait si bien, que la révolution se complétait en partie double, et sur le Rhin et sur le Tibre : ici dans le sein d'une armée et d'une province qui avaient déjà combattu le mouvement de Vindex et de Galba ; là chez ces prétoriens à qui l'élection de Galba avait ravi leur meilleur privilège, celui de faire les empereurs.

Sur le Rhin, cette armée Germanique qui avait déjà presque forcé Virginus à accepter l'empire, et qui avait laissé Capiton concevoir de folles espérances, avait cependant prêté serment à Galba ; mais elle l'avait prêté à contre-cœur et avec cette addition menaçante : *S'il en est digne !* Puis, quand, aux kalendes de janvier (1^{er} janvier 69), il fallut, selon l'usage, renouveler ce serment, l'armée de la Germanie inférieure, (Cologne) murmura, jeta des pierres aux images de Galba, jura pourtant. L'armée de la Germanie supérieure (Mayence) alla plus loin. Elle brisa les images du prince et ne voulut jurer fidélité qu'au sénat et au peuple.

Mais le lendemain, se repentant de ce serment trop patriotique, elle jugea qu'elle pouvait faire un empereur, un peu mieux, disait-elle, que ne l'avait fait la légion d'Espagne ¹. Elle proclama, non son général à elle, mais le général de l'armée voisine, Vitellius. Vitellius soupait à Cologne quand on lui apporta cette embarrassante nouvelle. Comme Galba, il était beaucoup plus prudent qu'ambitieux. Accepter était dangereux, refuser l'était peut-être davantage. Il aurait eu à combattre les révoltés d'abord, et, même après les avoir vaincus, les soupçons et les défiances de Galba. Il y eut tel proconsul qui, sollicité d'accepter la pourpre, s'y refusa et paya son refus de sa vie. Enfin, que ce fût ambition, prudence, ou même, comme le prétend Plutarque, l'exaltation causée par un bon repas, Vitellius accepta et fut reconnu par les deux armées ² (2 et 3 janvier).

Mais en même temps, et dans un sens opposé, on complotait sur le Tibre, et ce dernier complot, placé plus près du but, l'atteignit plus tôt. Galba avait compris qu'à sa royauté sénile il fallait un jeune appui ; à sa vieillesse isolée, un fils adoptif. L'ami disgracié de Néron, M. Salvius Otho, l'un des premiers soutiens de Galba, comptait bien sur cette survivance. Il courtisait Galba, l'invitant à des festins magnifiques, tels que

1. Plut., *in Galb.*, p. 1063.

2. Suet., *in Galb.*, II ; *in Vit.*, 8. — Tac., *Hist.*, II, 12. — Plut., *in Galb.*, 5, 6.

Galba se fût bien gardé d'en donner de pareils ; il courtisait les soldats, donnant ces jours-là cent sesterces (25 francs) à chaque prétorien de garde ; il courtisait même Vinius à qui il promettait, une fois César, d'épouser sa fille. Il avait besoin d'être César ; il devait deux cents millions de sesterces (cinquante millions de francs) et n'avait pas un sou : « Si je ne deviens prince, disait-il, je fais banqueroute ¹. »

Son espérance d'adoption fut pourtant trompée. Quand arriva à Rome la nouvelle des troubles de Germanie, Galba sentit qu'il fallait hâter son choix ; mais il eut cette fois, pour son malheur, une vertueuse inspiration. Il n'écouta ni Othon ni Vinius ; au lieu de l'élégant aventurier, il choisit un honnête homme malheureux, un Licinius Crassus, appartenant par sa mère à la race de Pompée, par adoption à celle des Pisons, réunissant ainsi trois noms illustres et marqués par l'infortune. Il était jeune, mais attristé par l'exil qu'il avait subi et par la proscription de tous les siens. Son père et sa mère avaient été tués par ordre de Claude ; un de ses frères avait payé de son sang le nom de Pompée qu'il portait. Un autre frère avait péri sous Néron. Lui-même devait bientôt entraîner dans sa chute tout ce qui restait de cette illustre famille. A cette époque les grands noms étaient mortels et le nom de Crassus plus que tout autre ².

1. Non posse se stare nisi principem. — Suet., *in Othon.*, 5.

2. L. Calpurnius Piso Frugi Licinianus était fils de M. Licinius

A la maladresse de ce choix Galba ajouta une autre maladresse. Il mit les présages et les soldats contre lui. Dès le 1^{er} janvier, jour où les légions de Germanie lui refusaient le serment, comme il sacrifiait, la bandelette était tombée de sa tête. Sa petite statuette de la Fortune, à qui il avait promis un collier de perles pour le donner ensuite à une autre déesse, était fâchée contre lui, et dans ses songes il l'entendait se plaindre. Enfin, le jour même où eut lieu l'adoption de Pison, tout se passa sous de sinistres auspices. Galba crut bien faire d'en accomplir la cérémonie modestement, gravement, avec la simplicité des temps antiques ; il n'y eut pas un divertissement pour le peuple, pas un denier, pas une promesse pour le soldat. Et de plus, ce fut un jour de pluie et d'orage, jour néfaste où les rites défendaient de rien entreprendre¹. Dès lors les dés furent jetés. Cette infraction aux rites alarma les superstitieux, c'est-à-dire tout le monde ; ce défaut de libéralité irrita les soldats, c'est-à-dire les maîtres du monde. L'espérance déçue décida Othon à tenter

Crassus (consul en 780 de Rome, 27 après J.-C., et tué par Claude), et de Scribonia, petite-fille du grand Pompée, aussi tuée par Claude. Ses trois frères : Cn. Pompeius Magnus, tué aussi par Claude ; M. Licin. Crassus, tué par Néron ; et Licin. Crassus Scribonianus. Celui-ci, quoique soupçonné, survécut aux guerres civiles. Tac., *Hist.*, I, 15, 47, 48 ; IV, 39.

1. Suet., *in Galb.*, 18. — Plut., *in Galb.*, 7. — Tac., *Hist.*, I, 18. On a cru voir l'adoption de Pison par Galba, mentionnée dans une inscription des frères Arvales qui porte : IIII DAS (*januarias magister*) IO. SER. GALBÆ IMP (*eratoris pro ad*) OPTIONE (*Pisonis Liciniani*). Mais la restitution moderne, comme on le voit, est bien arbitraire. V. Tab. XX. Marini, *Acti dei frat. Arvali*.

le jeu des révolutions et à s'entendre avec les prétoriens. Frustrés, lui, de son adoption, eux, des profits de l'adoption ; lui, pour payer ses créanciers ; eux, pour toucher le salaire de la dernière révolution : ils en vinrent à penser à une révolution nouvelle. Il y eut dès lors, en Germanie et à Rome, ouvertement ou secrètement, en fait ou en espérance, trois empereurs.

A Rome, l'affaire marcha vite. Othon était poussé par ses créanciers et par ses astrologues. Ce Séleucus, que Poppée lui avait légué, lui avait déjà prédit qu'il survivrait à Néron ; il lui prédisait maintenant qu'il serait empereur ; il se fût bien gardé de lui dire, quand même il l'aurait su, qu'il ne serait empereur que trois mois. Du haut de son observatoire domestique, toute sa cour d'astrologues voyait au ciel des constellations merveilleuses et marquait sur ses almanachs une glorieuse année pour son maître.

Mais ce maître avait pour lui des astres, non des écus. Comment conspirer sans un sou ? Heureusement un esclave (il y avait des esclaves riches), à qui il avait fait obtenir une place chez Galba, lui paya ce bienfait un million de sesterces (250,000 fr.). Ce fut le capital avec lequel il entreprit sa révolution. Avec cet argent, l'affranchi qu'Othon chargea du soin de cette affaire lui gagna deux officiers inférieurs de la garde du prince (*spiculatores*). Ces « deux sous-officiers », qui, selon le mot de Tacite, « entreprirent de changer de mains l'empire de Rome et le changèrent », gagnèrent

trois de leurs camarades ; chacun de ces cinq amena deux complices, au prix de 10,000 sesterces comptants et de 500,000 plus tard. Quand il y eut quinze conjurés, la révolution parut assez mûre, et Séleucus, qui jusque-là disait d'attendre, déclara que la conjonction favorable se manifestait ¹.

L'histoire de cette chute ressemble à celle de tous les pouvoirs qui tombent. Galba, lui, ne se doute de rien ; et quand, au milieu de son sacrifice, l'aruspice déclare que les entrailles sont menaçantes, que l'ennemi est présent, Galba voit Othon présent et ne soupçonne pas Othon (15 janvier). Othon, au contraire, se tient dès lors pour averti et se hâte d'autant plus. Il quitte le palais, fait un détour, arrive au Forum, où le personnel de sa révolution l'attend. Ce personnel n'est que de vingt-trois soldats, et leur petit nombre lui laisse un certain trouble. Néanmoins ces vingt-trois le saluent empereur, le prennent sur leurs épaules, mettent l'épée à la main, et le portent au camp. Les prétoriens, à qui on apporte cet empereur, sont surpris, mais se laissent séduire. Le peuple s'étonne, regrette même, mais ne résiste pas, et court aux fenêtres pour voir la révolution passer.

Cette révolution, si maigrement commencée, l'indifférence et l'hésitation l'achèvent. Galba, à la nouvelle du mouvement, hésite, consulte ; il a près de

¹ Tac., *Hist.*, I, 22 et 25. — Suet., *in Oth.*, 4, 5. — Plut., *in Galb.*, 7, p. 1064. — *Suscipere duo manipulares imperium Pop. R. transferendum et transtulerunt.* Tac., 25.

lui des honnêtes gens impopulaires ou de malhonnêtes gens qui le trahissent. Le bruit se répand qu'Othon a été tué, et voilà au palais une irruption de courtisans, de sénateurs, de peuple même, brisant tout pour venir féliciter Galba. Mais arrive le bruit qu'Othon est vivant ; le flot se retire ; Galba, avec Vinius et Pison, demeure presque seul.

Cependant les soldats insurgés, dont, pendant ces heures, on a laissé le nombre se grossir, débouchent sur le Forum, descendant de leur camp du mont Esquilin, et leur cri : *Arrière les bourgeois ! (Facessite, pagani !)* fait fuir la foule de tous les côtés. Galba, qui, après bien des irrésolutions, s'est décidé à venir au Forum, ne voit plus personne auprès de sa litière. Ses porteurs même, l'abandonnent ; il reste dans un coin de la place, roulé à terre, incapable de se mouvoir, emprisonné dans sa cuirasse rembourrée comme une tortue dans sa carapace. Nul homme n'avait tiré l'épée pour sa cause, si ce n'est un centurion, qui, au risque de sa vie, essaya de défendre Pison ¹.

La fin de Galba ne fut pourtant pas sans quelque dignité. Peu d'instants auparavant, quand un soldat était venu se vanter à lui d'avoir tué Othon : « Par quel ordre, mon camarade ? » avait répondu cet austère champion de la discipline. Quand les Othoniens

¹ Tac., I, 27 et suiv. — Plut., *in Galb.*, 7. — Suet., *in Galb.*, 19, 20.

se jetèrent sur lui, il leur tendit la gorge, en leur disant : « Si c'est pour le bien de la république, tuez-moi ! »

Pendant qu'il périssait ainsi près du gouffre de Curtius, Vinius était tué dans le temple de César. Pison était arraché, pour être massacré, du temple de Vesta, où on lui avait donné asile. Tous trois mouraient à peu de distance et, pour ainsi, dans le même coin du Forum¹. La soldatesque insulta leurs dépouilles ; leurs têtes coupées furent portées au bout des piques sur le front de bataille, à côté du drapeau : le soldat révolté ne vaut pas mieux que le peuple. La piété de leurs affranchis et de leurs familles racheta à prix d'or ces

1. Le temple de Vesta serait, selon l'opinion la plus commune, l'église de Saint-Théodore, située au pied du mont Palatin, et en arrière de l'angle S.-O. du Forum. Selon M. Ampère, dont l'opinion est d'un grand poids, il était situé plus près encore du Forum. Le temple de César et le lac de Curtius étaient vers le même angle, sur le Forum même, et dans le voisinage de ces beaux fragments que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Grécostase. L'emplacement et la forme du Forum sont à peu près certains aujourd'hui, par suite de la découverte de la basilique Julia, qui le limitait à l'ouest : chose très-fâcheuse pour les antiquaires, pour qui ces questions topographiques étaient l'occasion de nombreuses et savantes dissertations. — Voyez du reste l'explication topographique du récit de Tacite dans le travail de M. Ampère, *l'Histoire romaine à Rome* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857), travail plein de la connaissance et du sentiment de l'ancienne Rome, bien que certaines appréciations historiques puissent être contestées. Pour ce qui touche notre sujet, ses indications locales rendent pleins de vie les récits de l'histoire. Je me permettais seulement de rappeler à l'auteur, avant que nous eussions eu à déplorer sa perte, la remarquable conformation du jardin de Salluste, qui rend si présent aux yeux le combat raconté par Tacite au livre III, 84.

misérables restes. Crispina paya dix mille sesterces (2,500 fr.) la tête de son père Vinius. L'affranchi Argius recueillit l'un après l'autre la tête et le corps de Galba et les enterra dans ses jardins de la voie Aurélia¹. La piété envers les morts se montrait souvent et savait être courageuse.

Telle fut cette première phase de la crise révolutionnaire, commencée par un sentiment national, aboutissant à une orgie soldatesque. Rome et les prétoriens reprenaient avec Othon le droit d'élection qu'avec Galba les provinces et les légions leur avaient disputé. Il en devait être de même pendant toute cette crise ; le caractère militaire du mouvement devait effacer promptement son caractère national, et ce fut le malheur des provinces de ne trouver d'autre instrument que les légions et de n'avoir de vie que par l'armée. Cette insurrection de l'armée anéantissait le peuple. Le peuple, lui, sait quelquefois s'armer contre la force militaire ; mais, quand la force militaire se fait révolutionnaire à son tour, quand les rôles sont renversés, quand le soldat, défenseur de l'ordre, joue le personnage d'insurgé ; le peuple, à qui on prend son rôle, n'a plus rien à faire ; il se tait et il subit. C'est ainsi que tant de révolutions se sont faites de nos jours, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans l'Amérique du Sud, et chez nous en 1815.

1. La villa de Galba était sur le Janicule, et ses restes, ensevelis

Quoi qu'il en soit, tout avait marché vite. L'insurrection de Vindex avait eu lieu au mois de mars. Galba avait été proclamé en Espagne, le 3 avril ; à Rome, vers le 19 juin. Il avait pu y arriver en septembre. Vitellius avait été proclamé en Germanie, le 3 janvier ; Pison avait été adopté le 10 ; Galba fut tué et Othon devint empereur le 15. La révolution romaine se hâtait ainsi de prendre les devants sur la révolution germanique, sauf à compter plus tard avec elle.

dans la sépulture de la famille, doivent être dans l'enceinte des jardins Panfli (Ampère).

CHAPITRE IX

OTHON.

(69)

En effet, comme on vient de le voir, le premier acte de ce drame, la première lutte n'était point finie que la seconde était commencée, et il y eut quelques heures pendant lesquelles trois hommes portèrent en même temps la pourpre d'empereur : Galba au palais, Othon au camp du prétoire, Vitellius sur les bords du Rhin.

Entre ces deux derniers, la question allait maintenant se débattre ; pendant que Galba périssait, les soldats de Vitellius se préparaient à quitter ou peut-être avaient déjà quitté leurs campements, et marchaient, contre Galba ou contre Othon, peu leur importait. En face de ce danger, si Othon fut étourdi par son triomphe, il ne le fut pas même vingt-quatre heures. Sa première nuit au palais fut une nuit d'effroi. Othon n'avait pas le goût du sang, et celui qu'il venait de verser lui troublait l'âme. L'ombre de Galba le pour-